

9Prés

UNE NOUVELLE VOIX **Rejoindre l'équipe de GENRES, c'est un espace LGBT etc. pour les personnes bénévoles qui souhaitent partager sur le monde. Articles, récits, vidéos, photos... tout est possible.** Exemple, vous êtes passionné d'ikebana, l'art japonais de faire des arrangements floraux, cet art vous a permis de mieux vivre votre homosexualité et vous souhaitez en parler ou publier vos vidéos, c'est super. Autre exemple, vous êtes artiste de BD et souhaitez faire connaître votre sensibilité particulière ? C'est ici. Vous montez une association sportive LGBT en Russie, et vous souhaitez parler de votre démarche, contactez-nous. Pas besoin d'être Balzac pour écrire, le prérequis, c'est d'être passionné par votre sujet, et quand même de suivre quelques règles d'écriture élémentaires Pour nous rejoindre, **contactez Olivier à l'adresse refgenres@centrelgbtparis.org**



afin qu'on en parle !



[Charly GGS](#)[Frank Berenholz](#)[Hugues Demeusy](#)[Kevin Reynaud](#)[Maeva Da Cruz](#)[MG Rays](#)[Némo FO](#)[Olivier Guérin](#)[Roberto Passariello](#)[Thomas Dupuy](#)[Vincent Cheikh](#)

Afrique du Sud, fer de lance contrasté du tourisme LGBT en Afrique

L'Afrique du Sud fait son chemin petit à petit sur la carte des destinations roses dans le monde. Sa constitution plutôt libérale, résultat réactionnel du passé lourd de l'apartheid, et les opportunités d'investissement d'un des pays les plus riches et dynamiques d'Afrique, ont initié le développement d'un marché de niche pour le tourisme gay et lesbien... Par [Olivier Guérin](#) - 1 octobre 2016



Mariage homosexuel en Afrique L'[Afrique du Sud](#) est en fait une anomalie. D'abord en Afrique, où c'est un des rares pays dont les communautés et minorités sexuelles bénéficient de droits et de liberté (le [mariage de même sexe y est autorisé depuis 2006](#), bien avant la France) au moins au niveau des pays occidentaux, traditionnellement plus libéraux en matière de mœurs. Ensuite, c'est une anomalie car, en dépit de ces avantages, la majorité des gens ne comprend pas ou ne reconnaît pas nécessairement cette situation.

Première gay pride en 1990 De nombreux bars, pubs, hôtels et lieux de rencontres gays et lesbiens existent à travers le pays mais le concept de village gay comme on peut en trouver ailleurs dans le monde ne se retrouve qu'au Cap, pôle touristique majeur du pays. Cette ville est aussi à majorité métissée et blanche, contrairement à l'autre grande ville du pays, Johannesburg, majoritairement noire. Cela en dit long sur l'inégalité de développement de la communauté LGBT dans le pays. Malgré cela, le pays a été le premier en Afrique à organiser une gay pride en 1990. La première « Soweto Pride » en 2004 fut un événement marquant de l'histoire du pays. Soweto est ce quartier noir, emblématique du pays, symbole dans les années 80 de la résistance noire à l'apartheid.

L'[apartheid](#) (mot afrikaans partiellement dérivé du français, signifiant « séparation, mise à part ») était une politique dite de « développement séparé » affectant des populations selon des critères raciaux ou ethniques dans des zones géographiques déterminées. Il fut conceptualisé et introduit à partir de 1948 en Afrique du Sud (Union d'Afrique du Sud, puis République d'Afrique du Sud) par le Parti national, et aboli le 30 juin 1991.

L'événement constitua une avancée importante dans la perception que les gens avaient des quartiers défavorisés comme nécessairement homophobes. Le pays organise également à chaque printemps le festival du cinéma gay et lesbien Out In Africa dans les villes de Johannesburg et de Cape Town. L'objectif de l'événement est de déconstruire les idées fausses et la méconnaissance concernant les personnes LGBT en Afrique du Sud. Il vise à changer la manière dont les minorités sexuelles sont perçues, et à améliorer les perceptions négatives qui existent parmi le grand public.

Au Cap, De Waterkant est le quartier où on retrouve le plus de lieux LGBT, il touche le quartier des affaires de la ville, et s'y entremêlent pubs colorés et restaurants créatifs, particulièrement animés la nuit. De Waterkant ne souffre vraiment pas de la comparaison avec des quartiers LGBT de pays européens ou d'Amérique du Nord. Le Pink Loerie Mardi Gras est un événement organisé à Knysna tous les ans, c'est un festival de type carnaval qui attire la population LGBT de tout le pays.

Apartheid au sein des LGBT

Malheureusement, tout n'est pas rose au pays de « l'unité dans la diversité », la devise nationale. Si l'apartheid a été officiellement bannie en 1991, elle existe encore de fait. Toute le monde n'est pas égal en terme de santé, le [VIH touche près de 20% de la population](#) et la communauté LGBT noire est une population particulièrement à risque. La plupart des lieux LGBT sont tenus et fréquentés essentiellement par des hommes blancs. Les festivals et événements excluent encore de fait largement la communauté noire, principalement pour des raisons de richesse et de privilèges mais aussi culturelles. Les problèmes auxquels les minorités sexuelles font face dans les quartiers pauvres, principalement des Noirs, intéressent rarement les Blancs. Le festival de cinéma Out In Africa a un public limité dans sa diffusion dans la mesure où les projections de film ont généralement lieu dans des quartiers riches ou d'influence. La Pride de Johannesburg a été le lieu de manifestations en 2012 du groupe féministe One In Nine qui cherchait à attirer l'attention sur ces inégalités. Leurs efforts ont bénéficié de très peu de soutien et d'intérêt de la part de la communauté gay privilégiée, généralement des Blancs. Mais la réaction a abouti l'année suivante à l'organisation d'une People's Pride plus inclusive de toutes et tous. Un événement qui reconnaît les problèmes bien plus profonds au sein des minorités LGBT sud-africaines très en contraste avec la pride de Johannesburg. Malgré ces évolutions, tout reste à faire et la libération des mœurs doit encore se propager à la population dans sa globalité. L'Afrique du Sud, en plus d'être un joyau de paysages et de richesses culturelles diverses, a néanmoins beaucoup à offrir aux visiteurs LGBT, et il serait dommage de s'en priver.

Article original en anglais de Thomas Shamuyarira, traduit et complété par Olivier Guérin.

« **Amants des hommes** » : **déportation homosexuelle et homophobie** Il y a quelques jours, Isabelle Darmengeat contactait GENRES pour nous proposer de jeter un œil à son documentaire "Amants des hommes" réalisé en 2004. Elle nous invitait à le partager sur notre site, et après l'avoir regardé, il semblait évident qu'il fallait le présenter ici. Par [Kevin Reynaud](#) - 1 octobre 2016
Traitant de la déportation homosexuelle durant la seconde guerre mondiale, Isabelle s'appuie sur l'œuvre autobiographique de Pierre Seel, le premier à témoigner de sa déportation pour cause d'homosexualité. « Amants des hommes » parle aussi beaucoup de l'homophobie de la société des années 1940, mais aussi de celle des années 2000 à travers les témoignages de différents acteurs qui se sont battus pour la reconnaissance de cette déportation. Pour nous présenter son travail, rien de mieux qu'une petite conversation avec Isabelle elle-même. Rencontre.

Kevin Reynaud : Bonjour Isabelle, tout d'abord, quel est votre parcours ? Isabelle Darmengeat : Je suis née à Tulle en Corrèze, et j'ai effectuée mes études, en cinéma, à l'Université de Poitiers, avec une spécialisation en documentaire avec un DESS réalisation documentaire. Je vis et travaille à Paris depuis 2004.

D'où est née l'envie de créer ce projet ? Avez-vous un lien personnel avec cette partie de l'Histoire ? Passionnée d'histoire, j'ai toujours été intéressée par la seconde guerre mondiale et particulièrement l'Holocauste. Je savais que les homosexuels avaient été déportés, sans pour autant m'intéresser spécifiquement à cette persécution qu'avait subi ma communauté.

C'est suite à la déclaration de Lionel Jospin en 2001 évoquant la reconnaissance de la déportation homosexuelle, que j'ai pris conscience que cette déportation était niée en France, et que sa simple évocation provoquait de violentes réactions homophobes, j'ai alors décidé de m'intéresser spécifiquement à ce sujet.

C'est face à la quasi inexistence de témoignages, de travaux (historiques, littéraires, cinématographiques) que m'est apparue la nécessité de participer personnellement à ce travail de mémoire, de faire vivre une parole trop dissimulée, de donner de la voix à l'histoire de Pierre Seel (premier déporté homosexuel français à avoir témoigné). J'ai donc profité de mon DESS Réalisation Documentaire pour réaliser « Amants des hommes » en en faisant mon film de fin d'études.

Aujourd'hui, 12 ans après, quel est votre recul par rapport à votre travail ? L'homophobie me semble personnellement plus présente, plus pesante, aujourd'hui qu'il y a 12 ans lorsque j'ai réalisé « Amants des hommes », qui reste donc malheureusement très d'actualité

J'avais depuis plusieurs années laissé « Amants des hommes » de côté. Mon film avait vécu sa vie (festivals, DVD, télévision) et je pensais qu'il commençait à être un peu daté. En effet, depuis sa réalisation, la déportation homosexuelle a été officiellement reconnue par l'État Français, les droits des homosexuels ont progressé, la communauté LGBT a obtenu des lois condamnant explicitement les discriminations fondées sur l'orientation sexuelle, et l'ouverture du mariage et de l'adoption aux couples de même sexe.

Mais « Amants des hommes » ne traite pas seulement de la déportation homosexuelle, mais plus généralement de l'homophobie. En revoyant mon film lorsque j'ai commencé à envisager de le mettre à disposition gratuitement, j'ai été frappée par l'actualité de son propos. En effet, tous les débats autour du Mariage Pour Tous et notamment les manifestations extrêmement hostiles de La Manif Pour Tous ont ravivé l'homophobie en France, libérée la parole haineuse. L'homophobie me semble personnellement plus présente, plus pesante, aujourd'hui qu'il y a 12 ans lorsque j'ai réalisé « Amants des hommes », qui reste donc malheureusement très d'actualité, c'est pourquoi j'ai décidé de le partager gratuitement en ligne.

Il est précisé au début du documentaire que quelques années après sa réalisation, le nombre d'homosexuels déportés a été revu à la baisse, comment cela s'explique-t-il ?

Je n'ai pas vraiment la réponse à cette question, il semble que le premier chiffre ait été avancé un peu vite. Dans sa volonté de faire reconnaître la déportation homosexuelle, Lionel Jospin avait demandé à la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de lui rendre un rapport, celui-ci faisait alors état de 210 cas de Français déportés pour homosexualité, c'est sur ce rapport que j'ai fondé mon travail. C'est une étude plus précise des dossiers et des archives qui a ramené ce chiffre à 63 cas vérifiés, mais il reste encore beaucoup de documents à étudier, et il est donc possible que le chiffre réel soit supérieur.

Où en est-on aujourd'hui en 2016 sur la reconnaissance de la déportation homosexuelle ?

Aujourd'hui la déportation homosexuelle est officiellement reconnue. On trouve en France et dans le monde de nombreuses plaques commémoratives à la mémoire des déportés homosexuels. En France, à Toulouse plus précisément, une rue porte le nom de Pierre Seel. Cependant les propos du député UMP Christian Vanneste (tristement célèbre pour ses multiples déclarations homophobes), qui en 2012 affirmait que la déportation des homosexuels en France est une légende et qu'une telle déportation n'avait jamais eu lieu sur le sol français, nous rappellent qu'il faut toujours rester vigilant.

Pour les personnes intéressées par ce sujet, avez-vous des ouvrages à conseiller ?

Tout d'abord le livre autobiographique de Pierre Seel que j'utilise dans mon film « Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel ». « Les oubliés de la mémoire » de Jean Le bitoux, qui est pour moi l'un des ouvrages les plus complets sur cette question. « Itinéraire d'un triangle rose » de Rudolf Brazda qui est un des derniers déportés homosexuels à avoir témoigné. En documentaire, je conseille également « Paragraphe 175 » de Rob Epstein qui traite de la déportation des homosexuels en Europe.

Quels sont vos prochains projets ? Pour le moment je n'ai pas de projets spécifiques en cours. Par contre, mon dernier documentaire « Oil, lumière et couleur chez Djouroukhian », qui traite d'un tout autre sujet (l'acte de peindre à travers l'intimité du travail d'un artiste peintre) est [toujours disponible sur le web](#). Merci beaucoup Isabelle.

Mini-glossaire pour bien insulter un pédé Par [Olivier Guérin](#) - 1 octobre 2016

Les expressions fleuries à l'adresse des personnes LGBT sont légion dans notre petit monde. Résolument flatté par la créativité de ces expressions chatoyantes, contrairement à la croyance habituelle, je me suis pris à leur trouver du sens.

Pédé comme un phoque Commençons par ma petite préférée, *pédé comme un phoque*.

Premièrement, j'adore les animaux, y compris les plus infâmes (qui n'aime pas les animaux n'aime pas les hommes). Deuxièmement, qui ne tombe pas raide amoureux lorsqu'elle-il voit ces adorables petits *phoques*, l'air ballot et taquin ? Il semblerait que l'expression vienne de la voile avant des bateaux, le *foc* qui prend le vent dans le même sens que la grand-voile. Ou bien est-ce le rôle un peu malsain du phoque après l'apnée qui fait penser à l'acte sexuel gay ? Bref, les avis divergent sur l'origine. On dit même que l'expression viendrait de l'anglais *pédé comme un fuck*.

Gros pédé (ou grosse pédale) Parmi les rares pédés ou gouines qui ne sont pas obèses, avouons-le beaucoup sont sales. Deuxième dans mon classement, cette expression colle tellement à la réalité. J'ai quelques amis *pédés*, et parmi ceux-là certains sont gros ou bedonnants. Moi-même, l'âge aidant, je prends du bide, et j'ai l'impression que les pédés prennent du bide plus que les autres (il n'y a qu'à les voir à la salle de gym pédaler comme des hamsters). La *grosse gouine* existe aussi mais on lui préfère la *sale gouine* (voir explication au paragraphe *brouteuse*). Quant à la *pédale* elle doit bien évidemment son origine au cycling de la salle de gym (voir ci-dessus). La pédale, on lui marche dessus, et les *pédés* sont clairement des grosses soumises qui aiment qu'on leur marche dessus. Moi-même occasionnellement j'apprécie qu'on me marche dessus (ou qu'on me crache dessus), si possible avec une plume dans le derrière.

Pédé comme un hamster Je ne sais pas si cette expression existe mais on devrait l'inventer (voir gays dans les salles de gym au paragraphe précédent).

Sale pédé / sale gouine

Parmi les rares *pédés* ou *gouines* qui ne sont pas obèses, avouons-le beaucoup sont sales. Dégueu même. Ça vient des fesses (je ne vous fais pas de photo). D'ailleurs c'est pour cela qu'elles ou ils achètent tant de parfum et passent leur temps au BHV Homme ou Femme. Souvent je me sens sale. Je ne serais pas *pédé*, je me dégoûterais moi-même c'est vous dire. (voir aussi *sale Juif*. Pour rappel : le pédé partage souvent le sort du Juif)

Vieille pédale

En troisième position après les gros et les sales, viennent les *vieilles pédales*. Je ne m'appesantirai pas sur cette expression car elle est tout bonnement fautive : les pédales ne sont pas que des vieilles. J'ai observé hier sur Grindr, un réseau social pour hommes créatifs, des jeunes pédales qui ne demandaient qu'à « se faire démonter » (voir aussi *casser du pédé*).

Casser du pédé

Marche aussi pour les Juifs. Ce n'est pas un qualificatif à proprement parler, plutôt une activité. Si elle devient quotidienne et appliquée, elle peut devenir un hobby voire une vraie passion.

Pédé comme un Grec

Ma grand-tante Gertrude revient justement d'Athènes, et elle confirme que tous les Grecs sont *de la jaquette* (voir ci-dessous). C'est à se demander, comme M. Dassault il y a quelques années, comment ils arrivent à se reproduire et à ne pas disparaître. On me dit dans l'oreillette que cette expression-hommage vient à l'origine de la Grèce antique, époque où les hommes passaient beaucoup de temps entre eux et reléquaient les femmes au gynécée (sorte d'appart version Grèce antique).

Heureusement tout cela a tellement changé depuis. L'expression « *va te faire voir chez les Grecs* » sous-entend que toute personne a sa chance pour tirer son coup en Grèce, même les plus vieux et les plus moches, ce qui est plutôt un message d'espoir.

De la jaquette

Comme je me promène souvent les fesses à l'air – contrairement aux hétéros qui ont plutôt tendance à porter des tenues couvrantes, comme les bleus de travail, les casquettes ou les perruques – on peut dire que je suis *de la jaquette*, cette ancienne tenue qui laisse entrevoir les fesses. Bon il faut dire que comme les pédés utilisent beaucoup leurs fesses, ils les ont bien fermes, alors ils les exhibent fièrement. C'est quand même pas leur faute, merde (voir *fiotte* ou *pédé de merde*).

Fiotte / pédé de merde

Rappel à la saleté (voir *sale pédé*) et au fait que nous sommes noirs comme le péché. Aussi rapport à *gros pédé / grosse gouine* : le boudin a plusieurs sens, c'est aussi un gros caca. Note : « *de merde* » est très pratique car ce qualificatif peut aussi être utilisé pour les *gouines* et les *trans* (et aussi les Juifs).

Tante / tantouze

Viendrait de la sexualité et de l'identité dynamiques de ma grand-tante Gertrude, dont on n'a jamais vraiment su s'il s'agissait de ma tante ou de mon oncle et qui préférait les gang bang (le touze de *tantouze*). Bref c'est un peu compliqué.

Tapette / tarlouze

Vient du québécois *tarla*, une personne faible, sans courage. Encore une fois je suis complètement d'accord avec cette expression. Ma longue expérience sur le réseau social Grindr me rappelle très souvent cet état de fait : les *tarlouzes* manquent cruellement de courage. Surtout après avoir couché avec moi.

Je n'oublie pas mes amies gouines, mais il semble que les femmes, ces malheureuses, aient moins d'honneurs que les hommes sur ces expressions pittoresques. J'ai cherché mais j'ai trouvé moins de richesse et de diversité.

Gouine / goudou

Depuis le 19e siècle, femme de mauvaise vie ! Ma grand-tante Gertude, encore elle, est la représentation même de la femme de petite vertu. A l'origine Gouine pourrait venir de Goy (en hébreu non juif), de God (dieu) ou de la reine Goïne qui trompait son mari (la chaudasse). La personne pointilleuse pourra rajouter à « *gouine* » un délicieux « *je t'emmerde* », ce qui donne « *je t'emmerde, la gouine* », beaucoup moins aride, et qui permet de faire d'une pierre deux coups en fusionnant intelligemment *gouine* avec le sens de *fiotte* (voir paragraphe *fiotte* ci-dessus).

Brouteuse / broute-gazon / broute-minou

La gouine broute. De l'herbe et des chats. Il faut la voir dans les champs, pendant des heures, occupée à concurrencer les vaches. Elles sont particulièrement efficaces pour tondre la pelouse, et c'est pourquoi on retrouve de nombreuses goudous dans les campagnes, moins dans les zones urbaines où elles peinent à trouver à manger et sont plus maigres (voir paragraphe *grosse gouine* ci-dessus). Les chats apprécient de se faire tondre le poil par des brouteuses en troupeau, d'où l'expression.



Frank Ocean et son arc-en-ciel Par [Roberto Passariello](#) - 1 octobre 2016

[Frank Ocean](#) est né Christopher Breaux le 28 octobre, 1987 à la Nouvelle Orléans. Il est apparu sur la scène musicale en 2012 et tout de suite est devenu une référence. Son style ? Très difficile à définir. On dirait que la diversité c'est son mot d'ordre ! Mais son influence est clairement le R&B, le jazz et le rap. Juste avant la sortie de son premier et excellent album en 2012 [Channel Orange](#), Ocean a annoncé sa bisexualité. Il a pris le risque de partager ses sentiments avec son (futur) public en avouant dans son blog que son premier amour avait été un homme. Nous sommes fiers de lui et contents de l'avoir comme porte-parole de notre famille LGBT, mais c'est son talent unique qui vous séduira. Si vous n'avez pas l'album *Channel Orange*... courez l'acheter. C'est un ovni musical. Il est hypnotique et addictif. Un mélange de... je ne sais pas... R&B, jazz, blues, lounge, rap. Ça a été un succès planétaire, avec l'effet d'une catapulte vers la célébrité... avec à la clé une panoplie de prix : Grammy, MTV awards et j'en passe. Il a annoncé tout de suite en 2013 qu'il travaillait sur son deuxième album. On l'a attendu avec impatience jusqu'à...mi-août 2016 ! On n'y croyait plus. Frank Ocean nous a surpris avec un feu d'artifice inventif. Il n'a pas simplement dévoilé un album en août, il a lancé une orchestration créative

M. Frank Ocean nous a surpris avec un feu d'artifice inventif. Il n'a pas simplement dévoilé un album en août, il a lancé une orchestration créative : une vidéo de 45 minutes avec le titre *Endless*, un magazine ultra-sophistiqué *Boys Don't Cry*, et un album musical, *Blond* (ou *Blonde*) avec comme fil conducteur sa musique et son talent.

Dans *Endless* on regarde Ocean (?) construire un escalier en bois pendant 45 minutes, des sublimes images en noir et blanc dans un atelier avec comme fond musical sa voix hypnotisante. *Boys Don't Cry* est sorti aux USA et au Royaume-Uni, mais pas en France. Une publication en édition limitée, apparemment sublime, qui raconte parmi d'autres son obsession pour les voitures et pour certaines marques. *Blonde* l'album, c'est une collection de chansons qui vont du très beau et doux rap/jazz/R&B au plus excentrique. Une des pistes est simplement l'enregistrement de sa maman le conseillant de ne pas fumer de marijuana ! Parfois, il ose ajouter des filtres sonores pour changer le son de sa voix...très courageux pour un artiste. L'ensemble est assez magique, différent, et très créatif. Il risque de devenir un album culte.

Ah, j'ai oublié... Frank est aussi très beau ! Allez, plongez dans l'océan musical... de Frank.

[Endless](#), [Blonde](#), et [Channel Orange](#) sur iTunes



Comment Act Up a dynamité la France de 1989 Par [Thomas Dupuy](#) - 1 octobre 2016

Samedi 24 juin 1989 : alors que la Lesbian & Gay Pride défile dans les rues de Paris, une quinzaine d'individus investissent la Marche, arborant un T-shirt noir orné d'un triangle rose retourné, sous-titré « Silence = Mort ». Arrivés devant le Louvre, ils s'étendent sur le sol et font les morts devant les caméras de télévision, ravies. Un nouveau mode d'action arrive en France. Act Up-Paris est née... Act Up a vu le jour à New-York en 1987, sous l'impulsion de Larry Kramer, déjà à l'origine du Gay Men's Health Crisis. Elle compte désormais une quarantaine d'antennes à travers les États-Unis, notamment à San Francisco. Act Up-Londres est née en janvier 1989. En France, l'association est créée par [Didier Lestrade](#) (son premier président), Luc Coulavin et Pascal Loubet (Bureau). Les trois sont journalistes et veulent mettre en place un groupe de pression politique et de pression sur les médias. Un groupe homosexuel beaucoup plus combatif que les associations déjà présentes, consacrées à l'aide aux malades. Même si, grâce à [Aides](#) notamment, la situation est en France moins critique qu'aux États-Unis. L'objet d'Act Up est d'aller dans les ministères, corriger les bévues de médias, critiquer le manque d'action du gouvernement. Ce sera le bras armé de la lutte contre le sida, qui mettra les politiques, les médecins, les chercheurs et les médias devant leurs responsabilités...

Une stratégie de communication dissonante Act Up-Paris va solliciter les établissements homos pour récolter des fonds, et vendre ses T-shirts emblématiques à la librairie Les Mots à la Bouche. Des distributions de tracts sont prévues devant les bars et les discothèques. Très vite, le groupe s'adresse aux représentants politiques. Dès le lundi 25 septembre, une vingtaine de militants (parmi lesquels 2 filles) manifestent en début d'après-midi devant l'Assemblée Nationale, à l'occasion de la rentrée parlementaire. Un dossier de 15 pages a été envoyé à chaque député pour présenter l'association et dénoncer le budget de la Santé qui va être présenté. Les caméras de TF1, envoyées sur place, pourront relayer le soir même le slogan « De l'argent pour le sida, maintenant ! ». Le groupe prévient aussi : ses activistes débarqueront au sein des rédactions des journaux qui publieront des articles mensongers. Ils investiront même Matignon s'il le faut ! « De toute façon, vous allez tous crever. Vous feriez mieux de vous suicider, plutôt que d'emmerder le monde avec votre sida » En décembre, la 2ème Journée Internationale de lutte contre le sida est l'occasion d'une nouvelle démonstration de force. Act Up-Paris multiplie ses désormais fameux die-in et bombe ses slogans autour des lieux de rencontres homos, ce qui vaut à certains bénévoles de longues heures de garde à vue. Dès leur sortie, ils dénoncent les propos tenus par les policiers : « De toute façon, vous allez tous crever. Vous feriez mieux de vous suicider, plutôt que d'emmerder le monde avec votre sida. » On en est donc là en France en 1989 ! Mais il n'y a là rien qui puisse décourager la toute jeune Act Up-Paris, bien au contraire... **Sources : Gai Pied Hebdo n°376 (29 juin 1989)**

Du cul, du cul, du cul (une rentrée littéraire LGBT) « Du cul, du cul, du cul », tel était le cahier des charges fixé par le rédacteur en chef du nouveau GENRES. « Écoute, coco toto, c'est le cul qui fait vendre. Alors pour le lancement du nouveau GENRES, je compte sur toi, tu mets le paquet ! ».

Par [Thomas Dupuy](#) - 1 octobre 2016



Mais **GENRES** étant une publication honorable, j'ai décidé de parler de littérature à nos lecteurs et lectrices, et de surfer sur le marronnier du moment, la rentrée littéraire. Ça tombe bien. Dans ses 40 incontournables, les Inrocks proposait cette année pas moins de **trois romans LGBT**. Vous saurez donc tout (ou au moins l'essentiel) sur *Amours sur mesure* (Mathieu BERMANN), *Les Parisiens* (Olivier PY) ou *L'Innocent* (Christophe DONNER), sans même avoir osé le demander !

Amours (dans la) démesure



Commençons par ceux qui font leur toute première rentrée. Mathieu BERMAN, 30 ans pile poil au compteur, sort son tout premier roman, *Amours sur mesure*, aux éditions P.O.L. Un roman assez court, très générationnel, à la première personne. Le narrateur a lui aussi une trentaine d'années. Le personnage principal aime coucher avec d'autres hommes. Et sa compagne aussi est libre d'aller avec qui elle veut, quand elle veut. Bien dans ses baskets, il vit à Paris, est en couple depuis plusieurs années avec Lisa. Un couple libre, qui vit une sexualité très ouverte. Le personnage principal aime coucher avec d'autres hommes. Et sa compagne aussi est libre d'aller avec qui elle veut, quand elle

veut. Tout semble se passer au mieux. Jusqu'au jour où Lisa commence à parler un peu trop d'un de ses collègues, dont il semble qu'il pourrait très vite dépasser le stade de simple plan cul. La situation est nouvelle, et le narrateur préfère alors prendre du recul, faire le point sur son couple, le troisième homme n'étant peut-être d'ailleurs après tout qu'un prétexte.

S'il ne le dit pas, le personnage se cherche tout au long du livre. Peut-être atteint d'une crise de la trentaine, il aspire visiblement à une nouvelle vie sentimentale

Un garçon rencontré dans un bar près de Beaubourg permet au narrateur de passer une nuit agréable, avant qu'il ne descende chez ses parents à Montpellier. Dans le TGV, il remarque un jeune homme d'une vingtaine d'années, « agréable à regarder ». Mais après une courte pause à la voiture-bar, le voisin de siège a disparu, ne laissant que son numéro de portable. Va alors commencer pour le narrateur une nouvelle relation avec ce jeune Valentin qu'il rappelle très vite et va peu à peu apprendre à connaître. Si l'attirance physique est là, le narrateur doit se contenter du rôle de grand frère, de confident, suivant même à distance les aventures sexuelles du jeune homme. Mais entre eux, le jeu semble compliqué, et le narrateur aura du mal à même savoir quel type de rapport instaurer. Une nouvelle forme d'amour s'installe, à la fois sincère et frustrante.

S'il ne le dit pas, le personnage se cherche tout au long du livre. Peut-être atteint d'une crise de la trentaine, il aspire visiblement à une nouvelle vie sentimentale, à commencer quelque chose de neuf, à sortir de sa routine passée, mais sans pour autant se positionner. Il se laisse porter par ses rencontres, a envie d'amour sans s'y engager pour autant. Il porte une sorte de douce errance, portée par cet entre-deux, entre-deux entre les hommes et les femmes, entre-deux entre l'amour et le sexe, entre-deux enfin entre l'adolescence qu'il côtoie une dernière fois et l'âge adulte dans lequel il devra finalement bien rentrer un jour. Un personnage très contemporain et urbain, figure de nos années 2000 et quelques, où la vie sexuelle est facile et ouverte, où Grindr permet d'étancher sa soif de garçons, mais où l'amour reste au final un sujet toujours aussi compliqué...

Pédés de parigots



Les amateurs de sensations fortes préféreront sans doute *Les Parisiens*, quatrième roman d'[Olivier PY](#), une nouvelle fois chez Actes Sud. Ces parisiens là, c'est surtout le tout-Paris gay, les grands maîtres de la culture et de la politique. Un petit monde où tout le monde se connaît, se déteste ou se méprise plus ou moins, même si à peu près tout le monde a un jour ou l'autre couché avec tout le monde. Un tout-Paris qui ne vit plus qu'autour de deux questions : quand et comment le ministre de la culture, ancien homme de gauche débauché par la droite, va-t-il être débarqué de la rue de Valois et où ira-t-il ? Et surtout, qui sera le prochain directeur de l'Opéra de Paris, qui aura le dernier mot entre le ministre sur le départ, la présidence, et le vieux et riche Laurent Duverger, patron d'une des premières sociétés de luxe en France, qui tire depuis des années les ficelles de tout ce petit monde. Un opéra convoité par les deux quinquas qui se détestent sans doutent le plus au monde, Sarazac et Touraine, qui formaient il y a des siècles le couple le plus en vue de Paris avant que la maladie ne brise leur idylle.

Le maestro alors peut enfin s'adonner aux pratiques les plus avilissantes, les plus dégradantes, les seules qui semblent encore le raccrocher à la vie...

Un petit monde dans lequel débarque un nouveau Rastignac, un jeune garçon à la peau blanche et aux cheveux roux débarqué de province, véritable faune qui a décidé de réussir coûte que coûte, de tirer de Paris toute la gloire et la fortune que la capitale pourra lui apporter. N'hésitant pas à s'offrir aux plus offrants, le jeune Aurélien a surtout réussi à séduire le grand Milo Veinstein ; chef d'orchestre le plus admiré sur la scène mondiale, ce nouveau Giton semble avoir trouvé en Aurélien sa dernière raison de vivre. C'est à Aurélien qu'il dédie son magnifique hôtel particulier parisien, que le tout-Paris rêve de découvrir enfin. Un hôtel particulier qui, une fois les réceptions mondaines achevées, s'ouvre aux jeunes prostitués les moins farouches de la place. Le maestro alors peut enfin s'adonner aux pratiques les plus avilissantes, les plus dégradantes, les seules qui semblent encore le raccrocher à la vie. Le tout supervisé par Kamel, fournisseur de chair fraîche et fantasmes en tous genres aux grands de ce monde, dont il connaît tous les petits secrets et combines. Un système suivi avec malice par Jacqueline, vieille demi-mondaine qui a ses entrées partout et qui a décidé d'accompagner Aurélien dans sa fulgurante ascension...

Dans ce gros roman, dense, le sexe est cru, direct, animal, volontairement sale la plupart du temps, mais n'est que le reflet de l'ennui et du désespoir d'une foule de personnages, la plupart plus désespérés les uns que les autres. Argent et pouvoir amèneraient-ils à une fuite en avant, à la

recherche de sensations toujours plus fortes, mais aussi toujours plus désabusées ? On multiplie les passes, les orgies quasi-théâtrales, les nuits en backrooms ; mais on en ressort la plupart du temps aussi seul qu'on y est entré. Le sexe n'est plus un moyen pour trouver l'autre, mais la dernière solution pour se perdre soi-même. On se vautre dans la chair pour oublier l'absence totale de sentiments. La seule lumière viendra peut-être du groupe de prostitué-e-s et trans qui veut faire la révolution, et proclamer une déclaration universelle des droits des putes. C'est finalement dans ce groupe que le jeune Aurélien tentera de s'évader de son nouveau monde étouffant, sans trouver là-bas non plus sa place...

(Tout sauf) innocent



Dernier roman de cette rentrée littéraire LGBT, *L'Innocent*, le nouvel opus de [Christophe DONNER](#) (Grasset). Une fois de plus, l'auteur (à la bibliographie très fournie) revient sur son adolescence, en braquant cette fois les projecteurs sur ses premières expériences sexuelles. Cette fois aussi, les hommes comme les femmes sont l'objet, non pas de sa convoitise, mais de sa découverte.

On retrouve les ingrédients traditionnels des souvenirs de Donner, sa mère psychanalyste, son père gaucho. Tous deux semblent décidés à faire de lui un homme et à le laisser vivre ses premières expériences de manière la plus directe possible. A treize ans, en ce début des années 70, Christophe dispose de sa propre garçonnière, débarque au beau milieu d'une partouze chez son père, et a droit à une séance de masturbation de sa mère. On est en plein dans l'après-mai 68, et tout semble possible. Le jeune garçon se cherche, aspirant à la fois à son dépucelage, à la révolution à venir, à la musique. Donner nous raconte finalement sa propre révolution sexuelle, dans un milieu culturel libre et libertaire, entre Paris, Saint-Tropez et la Tunisie. Mais au final, nulle exaltation, nul épanouissement. Le sexe est somme tout très triste et quasi mécanique dans cette affaire. Aucun affect, sauf peut-être quand il pense tomber amoureux du jeune Raphael. Et au final, le lecteur s'ennuie presque autant que le jeune héros a l'air de s'ennuyer dans un monde sans empathie, sans véritables idéaux. Je l'avoue, *L'Innocent* n'est pas vraiment le meilleur roman de Christophe Donner...

Mais pour autant, le sexe ne semble finalement jamais apporter satisfaction à aucun des personnages. Il est souvent mécanique, dépassionné, dépersonnalisé

Si les trois romans sont très différents les uns des autres, on pourra souligner d'abord leur point commun : tous font le récit de la liberté sexuelle. Les relations sexuelles sont simples et directes, elles font partie de la vie des personnages. Des personnages qui s'assument totalement, qui intègrent leur amour des hommes comme des femmes, qui font de leur vie sexuelle un des éléments, parmi d'autres, de leur vie. Une sexualité décomplexée et intégrée, sans pathos, sans avoir besoin de se demander si la société va les accepter ou pas. Et rien que pour ça, ces trois romans font un bien fou. Mais pour autant, le sexe ne semble finalement jamais apporter satisfaction à aucun des personnages. Il est souvent mécanique, dépassionné, dépersonnalisé. Le reflet sans doute d'une époque et d'une société. « L'amour » à la Grindr ne serait-il donc qu'un dérivatif pour éviter de se poser les vraies questions ? Tous ces héros au final semblent bien seuls une fois que le corps a exulté...

Du cul, oui, on peut donc en trouver dans les romans de cette rentrée. Mais n'y cherchons surtout rien d'exaltant, sinon de belles heures de lecture (surtout chez Bermann et Py). Mais pour les grandes histoires qui donnent envie de tomber amoureux, on attendra peut-être la rentrée 2017...

PS : ça n'a rien de LGBT, mais je ne peux pour autant m'empêcher de conseiller aussi la lecture de *Chanson douce*, de [Leïla SLIMANI](#) (Gallimard). Sans doute à l'heure actuelle mon roman préféré de cette rentrée. Mais il n'y a pas assez de cul pour que je puisse en parler ici